

PRÉSENTATION CRITIQUE DES SOURCES COMPLÉMENTAIRES

C'est un lieu commun de dire que la littérature est l'expression d'une société,
mais il est néanmoins parfois utile de le rappeler.

M. Molé

2.1 Les sources narratives

Si les inscriptions ghaznavides et les monuments où elles étaient affichées ont été préservés de manière très fragmentaire, les sources narratives qui nous informent sur le contexte historique dans lequel ces textes épigraphiques ont été conçus ont également fait l'objet d'une transmission parcellaire et ont subi des altérations au fil du temps. Ainsi, certaines d'entre elles sont partiellement ou complètement perdues à l'heure actuelle. Cependant, plusieurs ouvrages médiévaux qui sont parvenus jusqu'à nous, apportent un témoignage sur l'histoire des Ghaznavides et sur les pratiques artistiques des cours musulmanes orientales à leur époque. Ces textes, rédigés en arabe ou en persan, ont tous été étudiés de manière plus ou moins approfondie par des philologues et historiens ; plusieurs éditions critiques existent pour la plupart d'entre eux et certains ont été traduits dans des langues occidentales.

Certaines de ces œuvres se sont révélées des sources complémentaires essentielles pour une meilleure compréhension du corpus épigraphique étudié. Dans le cadre de nos recherches, nous nous sommes efforcée d'interroger les sources narratives sur des points bien précis : nous y avons recherché non seulement des parallèles avec le contenu des inscriptions analysées, mais aussi des descriptions des monuments ghaznavides, de leurs décors et des cérémonies qu'ils abritaient. Les sources nous ont également renseigné sur l'attitude des Ghaznavides et des autres dynasties orientales contemporaines ou quasi-contemporaines envers la langue et la poésie persanes, sur leur attitude vis-à-vis des poètes et des savants et sur la contribution de ces derniers à la construction de l'idéologie politique des pouvoirs musulmans de l'Iran pré-mongol.

Dans le présent chapitre, nous offrons une liste et une description synthétique des sources principales sur lesquelles se sont appuyées nos enquêtes, dont les résultats seront présentés au fil de la thèse. Nous qualifions de « sources narratives » des œuvres composées en prose et couvrant un large éventail de genres : chroniques, histoires locales, « miroirs de princes », recueils d'anecdotes, œuvres biographiques, littérature

géographique et de voyage. Dans tous ces types de textes, les informations historiques sont souvent assorties de détails qui relèvent de la fiction littéraire, servant à renforcer le message véhiculé par l'auteur ou à répondre aux attentes du mécène et du public. Comme le remarque justement Luke Treadwell à propos des sources sur l'histoire des Sāmānides : « they are narrative rather than analytical and legitimacy rather than factual ». ¹⁰⁸ La fiabilité des sources n'est pas exclusivement liée à leur réception, mais aussi à la distance dans le temps et dans l'espace qui sépare leurs auteurs des faits qu'ils rapportent. En effet, bien que plusieurs sources plus tardives intègrent des passages de textes antérieurs, sans qu'il soit toujours possible d'identifier ces textes avec certitude, ces reprises comportent souvent des adaptations et des actualisations des contenus. De plus, les copistes chargés de la transmission d'ouvrages anciens aux générations postérieures ont souvent apporté des modifications volontaires ou involontaires aux textes originaux. Tous ces facteurs laissent émerger la difficulté d'établir une « hiérarchie » des sources qui reflèterait leur historicité. Cependant, aux fins de notre analyse, nous avons jugé utile de nous servir en premier lieu des sources composées par des auteurs liés à la cour ghaznave. Nous avons eu recours, en deuxième lieu, à des ouvrages composés vers la même époque dans les régions limitrophes, et, en dernière instance, aux sources postérieures.

2.1.1 Les chroniqueurs ghaznavides

Trois sources de première main sur l'histoire des Ghaznavides sont parvenues jusqu'à nous : il s'agit des chroniques – différentes du point de vue de la forme et du style – composées par trois auteurs qui travaillaient à la cour de Ghazni, bien qu'aucun d'entre eux ne semble avoir été officiellement chargé de la rédaction d'une *Histoire*. ¹⁰⁹

a) Abū Naṣr Muḥammad al-'Utbī (m. 427/1036 ou 431/1040) est l'auteur d'une histoire dynastique composée en arabe et appelée *al-Yamīnī* (ou *al-Ta'rīḥ al-Yamīnī* ou *al-Kitāb al-Yamīnī*), d'après le *laqab* de Maḥmūd b. Sebūktigīn, *Yamīn al-dawla*. 'Utbī, originaire de Rayy, avait commencé sa carrière dans l'administration sāmānide à Nīšāpūr – comme certains membres de sa famille avant lui – et travaillé successivement comme secrétaire du général Abū 'Alī Sīmjūrī, puis du souverain ziyāride Qābūs b. Vušmgīr (r. 367-402/978-1012). Il rentra finalement au service des Ghaznavides, occupant des charges

¹⁰⁸ Treadwell 1991, p. 5.

¹⁰⁹ Pour une analyse approfondie de ces œuvres historiographiques, voir Bosworth 1963*b*, p. 5-14 ; Meisami 1999, p. 53-108.

diverses dans les provinces de l'État sous le règne de Sebüktingīn et de son fils Maḥmūd.¹¹⁰ Son œuvre historique est dédiée à ce dernier souverain et relate les événements de son règne jusqu'à l'année 411/1021. Une longue partie initiale est consacrée à l'histoire du Khurasan sous les derniers Sāmānides et aux phases de la fondation de l'État ghaznave. L'auteur porte, en apparence, un regard favorable sur les Ghaznavides, qui sont présentés comme les héritiers légitimes du pouvoir sāmānide.¹¹¹ Il est pourtant possible de saisir à travers l'ouvrage plusieurs critiques concernant, en particulier, la mauvaise gestion des provinces de la part de Maḥmūd et de l'administration ghaznave, ce qui semble révéler que l'auteur avait un rapport conflictuel avec son mécène.¹¹² Andrew C.S. Peacock a noté que 'Utbī réserve un ton de polémique pour la plupart de ses anciens maîtres et a proposé, sur la base d'une nouvelle interprétation de la conclusion de l'ouvrage, de lire le texte en tant qu'une forme de satire et de décharge plutôt que comme une œuvre historiographique au sens classique.¹¹³ Cela ne diminue en rien la valeur littéraire du *Yamīnī*, composé en prose rythmée (*saj'*) intercalée par de nombreuses citations poétiques, ainsi que par certains passages pathétiques et images merveilleuses qui agrémentent spécialement la narration des campagnes militaires de Maḥmūd en Inde.¹¹⁴

D'après Treadwell, l'emploi de l'arabe et la virtuosité du style du *Yamīnī* indiqueraient que l'ouvrage s'adressait à la cour du calife à Bagdad.¹¹⁵ Nous remarquons cependant que l'œuvre fut présentée au vizir Aḥmad b. Ḥasan Maymandī, mécène de 'Utbī, qui avait encouragé l'adoption de l'arabe comme langue officielle de la cour ghaznave : cette circonstance pourrait expliquer le choix linguistique de l'auteur.¹¹⁶ Le succès du *Yamīnī* dans le monde musulman médiéval est prouvé par l'existence de plusieurs copies manuscrites du texte et de ses divers commentaires datant à partir du VI^e/XII^e et VII^e/XIII^e siècles.¹¹⁷ Cependant, des éditions critiques n'ont été réalisées que récemment et sont

¹¹⁰ Bosworth 1963*b*, p. 6 ; Anooshahr 2009*b*. Les informations personnelles sur l'auteur dérivent d'une section autobiographique annexée à son œuvre.

¹¹¹ 'Utbī *a*, p. 156.

¹¹² Barthold 1968, p. 19 ; Anooshahr 2005, p. 276-78, 283 : « [...] subtle but nervous criticism of Mahmud and a nostalgia for the days of Sebüktegin frequently destabilize the panegyric of the dynastic glories ».

¹¹³ Peacock 2007.

¹¹⁴ Annoshahr (2005, p. 286-88) a suggéré que les comptes-rendus des campagnes indiennes soient tirés des lettres composées par Maḥmūd en personne.

¹¹⁵ Treadwell 1991, p. 10. Cette hypothèse est appuyée par un passage de la préface, où l'auteur affirme s'adresser aux « gens de l'Iraq », cf. 'Utbī *b*, I, p. 53.

¹¹⁶ Bosworth 1963*b*, p. 6. Peacock (2007, p. 514, 524, 525) a suggéré que l'auteur s'adresse aux autres membres de l'administration ghaznave, parfaitement arabophones et bien informés sur les faits relatés de manière plus ou moins indirecte.

¹¹⁷ Storey 1970, p. 250 ; Bosworth 1963*b*, p. 7 ; Peacock 2007, p. 500.

encore difficilement accessibles.¹¹⁸ Les deux éditions que nous avons consultées datent du XIX^e siècle : la première est une version lithographiée parue à Delhi en 1847 [citée ici comme « 'Utbī a »] ; la deuxième consiste en un commentaire de la chronique, dont le texte est copié dans les marges, réalisé au Caire en 1869 [citée ici comme « 'Utbī b »].

Une adaptation du *Yamīnī* en prose persane a été achevée vers 603/1206-7 par Abū al-Šaraf Nāṣiḥ Jurfāḍqānī, originaire de Gulpāyagān, dans la province d'Ispahan. Cet ouvrage est dédié à un gouverneur de l'Iran occidental, Ay Aba Uluḡ Bārbak, lié à l'Atabeg eldigūzide Jahān Pahlavān (à propos de ce personnage, voir 10.3.1).¹¹⁹ Bien que l'auteur cherche à imiter le style recherché de 'Utbī, la version persane apparaît plus simple et moins alambiquée. Elle suit assez fidèlement la narration originelle, sauf pour certaines interventions de Jurfāḍqānī et pour l'ajout d'une section finale consacrée aux événements de son époque. Du point de vue de l'auteur et de ses contemporains, l'histoire des Ghaznavides et, en particulier, du souverain Maḥmūd, représente une sorte d'« âge d'or » et un modèle à imiter. À l'instar de sa source arabe, la traduction du *Yamīnī* a rencontré un grand succès et a été copiée et reprise par les auteurs postérieurs. Une traduction anglaise assez impécise a été réalisée par James Reynolds en 1859. Enfin, une édition critique faite par Ja'far Ši'ār est parue à Téhéran en 1345/1966.

b) Une source qui revêt une importance fondamentale pour la connaissance de l'histoire politique et des institutions ghaznavides, est constituée par la partie subsistante de la chronique en prose persane composée par Abū al-Faḍl Muḥammad Bayhaqī (m. 470/1077). L'oeuvre originelle devait compter trente volumes ou plus et couvrir une période allant du governorat de Sebūktigīn au début du règne d'Ibrāhīm (ca. 366-451/977-1059).¹²⁰ Les six volumes conservés (6^{ème}-10^{ème}) traitent des événements compris entre 421/1030 et 432/1040, période qui correspond au règne de Mas'ūd I^{er}. Toutefois, un certain nombre de digressions fournissent des aperçus d'épisodes antérieurs ou postérieurs à cette époque. Les informations dont nous disposons pour reconstituer les

¹¹⁸ Nous regrettons de ne pas avoir eu accès à l'édition faite en 2004 par Iḥsān Ḍunūn al-Ṭāmirī et publiée à Beirut sous le titre d'*Al-Yamīnī fī šarḥ aḡbār al-sulṭān Yamīn al-dawla wa-Amīn al-milla Maḥmūd al-Gāznawī*. Nous signalons également qu'Ewerett Rowson avait commencé à travailler à une édition critique et traduction du texte (Meisami 1999, p. 136), mais ce travail n'a pas encore fait l'objet d'une publication.

¹¹⁹ Meisami 1999, p. 256-69 ; Anooshahr 2009b.

¹²⁰ Bayhaqī et les sources postérieures se réfèrent à la chronique à travers des dénominations variées, parmi lesquelles les titres génériques de *Mujalladāt* (« Volumes »), *Tārīḥ-i āl-i Sebūktigīn* ou *Tārīḥ-i Bayhaqī*. De plus, les différentes sections de l'*Histoire* avaient des titres particuliers, dont seuls ceux des sections consacrés aux souverains Sebūktigīn, Maḥmūd et Mas'ūd sont connus : *Tārīḥ-i Nāṣirī*, *Tārīḥ-i Yamīnī*, *Tārīḥ-i Mas'ūdī* (ou *Ḥāfiẓī*). Bosworth 2011a, p. 40-42.

étapes de la carrière de Bayhaqī sont principalement tirées de son œuvre et des notices consacrées à l’auteur par Ibn Funduq dans son *Histoire* de Bayhaq (voir 2.1.2). Il commença vraisemblablement sa formation à Nīšāpūr, pour rentrer, au cours du règne de Maḥmūd, dans la chancellerie ghaznavide (*dīvān-i risālat*), où il travailla au moins jusqu’au règne de ‘Abd al-Rašīd (440-43/1049-52), lorsqu’il fut emprisonné sous le prétexte de non-paiement d’une dot. Libéré à la suite à l’accession au pouvoir de Farruḥzād (444/1053), il n’est pas certain qu’il reprit son poste de secrétaire (*dabīr*) dans la dernière partie de sa vie, pendant laquelle il se consacra à l’écriture de ses « Volumes ». ¹²¹

Le compte-rendu historique de Bayhaqī est très riche en détails sur les événements, les personnages et les coutumes de son temps. En tant que membre de la cour, l’auteur a pu profiter d’un point de vue privilégié sur l’histoire politique de l’État ghaznavide : plusieurs parties de sa narration tirent parti de son témoignage direct ou de celui de ses collègues et contemporains. De plus, nous savons que Bayhaqī avait conservé des copies des actes officiels rédigés pendant son service à la chancellerie, et, bien que ces documents furent confisqués et détruits au moment de son emprisonnement, ¹²² il fut capable de reproduire dans son *Histoire* le contenu de certaines lettres ou mandats. D’autres insertions sont constituées par les citations de vers en arabe et en persan, et par la narration de certains épisodes principalement tirés de l’histoire islamique. ¹²³ Comme l’a montré Marilyn R. Waldman, ces digressions servent à renforcer, par analogie ou par opposition, les enseignement moraux que l’auteur se propose de véhiculer à travers son œuvre. ¹²⁴ En effet, malgré sa loyauté au pouvoir ghaznavide, Bayhaqī semble globalement plus intéressé à mettre en garde le lecteur contre l’inconstance de la fortune humaine qu’à confectionner une célébration inconditionnelle de la dynastie.

Du point de vue de la forme, le *Tārīḥ-i Bayhaqī* offre un langage très riche et varié, en alternant des passages au ton « journalistique » et au vocabulaire soutenu à des parties plus « romanesques », ponctuées par des expressions plus familières et des proverbes. Cette richesse reflète l’érudition d’un homme de lettres ayant vécu dans un centre majeur de culture de l’Iran médiéval et permet de considérer l’ouvrage comme l’un des premiers chefs-d’œuvre de la prose persane. ¹²⁵ Toutefois, la transmission de cette chronique a été

¹²¹ Waldman 1980, p. 39-44 ; Yūsofi 1988, p. 889 ; Bosworth 2011a, p. 29-37.

¹²² Bayhaqī, II, p. 439, trad. I, p. 401.

¹²³ Bosworth 1980 ; Bosworth 2011a, p. 54-70.

¹²⁴ Waldman 1980.

¹²⁵ Lazard 1963, p. 78 ; Bosworth 2011a, p. 70-79.

bouleversée par plusieurs facteurs, parmi lesquels sa taille monumentale, son centre d'intérêt local et les dévastations ultérieures subies par les bibliothèques de Ghazni et des villes du Khurasan.¹²⁶ Des volumes isolés ont continué sans doute de circuler à l'époque post-mongole, comme attesté par les citations contenues dans les ouvrages de Jūzjānī (VII^e/XIII^e siècle), 'Awfī (*Jawāmi* ' VII^e/XIII^e siècle), Šabānkāra'ī (VIII^e/XIV^e siècle) et d'autres.¹²⁷ Une vingtaine de manuscrits sont parvenus jusqu'à nous, mais aucun d'entre eux ne semble être antérieur aux X^e-XI^e/XVI^e-XVII^e siècles.¹²⁸ Plusieurs éditions critiques ont été réalisées, dont les principales sont celles de Sa'īd Nafīsī (Téhéran, 1319-32/1940-53) ; de Qāsim Ġanī et 'Alī Akbar Fayyāz (Téhéran, 1324/1946), et de Ḥalīl Ḥaṭīb Rahbar (Téhéran, 1368/1989).¹²⁹ C'est à cette dernière édition que nous ferons référence au cours de cette étude. Une contribution importante pour la consultation et la compréhension du *Tārīḥ-i Bayhaqī* est constituée par sa traduction intégrale en anglais achevée par Clifford Edmund Bosworth et révisée par Mohsen Ashtiany. Cette traduction, parue en 2011, est accompagnée par une introduction historique et des annotations très détaillées ; elle est citée ici comme « Bayhaqī, trad. » ou comme « Bosworth 2011a », selon que nous nous référons à un passage du texte ou à une note du traducteur.

c) Le troisième chroniqueur qui affirme avoir été témoin oculaire de certains événements de l'histoire des Ghaznavides est Abū Sa'īd 'Abd al-Ḥayy Gardīzī.¹³⁰ Son *Zayn al-aḥbār* prend la forme d'une histoire universelle en prose persane. Par conséquent, la section consacrée aux Ghaznavides apparaît à la suite de plusieurs chapitres qui traitent de la période préislamique (les rois légendaires de l'Iran ancien, les Arsacides, les Sassanides), de l'histoire des califes, des gouverneurs arabes en Orient, et, finalement, des premières dynasties musulmanes d'Iran (les Tāhirides, les Saffārides, les Sāmānides).¹³¹ La narration historique est complétée par une partie « ethnographique » comprenant plusieurs brefs chapitres sur les populations turques de l'Asie et de l'Europe orientale, ainsi que sur les fêtes, les croyances et les coutumes des juifs, des zoroastriens, des hindous et des chrétiens. Nous disposons de très peu d'informations biographiques

¹²⁶ Ibn Funduq (m. 565/1169) atteste avoir observé certains volumes de Bayhaqī dans deux bibliothèques à Saraḥs et à Nīšāpūr (Ibn Funduq, p. 20).

¹²⁷ Bosworth 2011a, p. 43.

¹²⁸ Storey 1970, p. 253 ; Bosworth 2011a, p. 44, 45.

¹²⁹ Yūsufī 1988, p. 890 ; Bosworth 2011a, p. 47-48.

¹³⁰ Gardīzī, p. 379 ; voir aussi Bosworth 1963b, p. 9.

¹³¹ Meisami 1999, p. 66-79. D'après l'analyse de Meisami, le fil conducteur de la narration historique est le thème du « transfert du pouvoir ». Cet auteur remarque également que le *Zayn al-aḥbār* « is the earliest surviving Persian work to combine general and dynastic history » (*Ibid.*, p. 79).

sur Gardīzī, probablement originaire de Gardīz au Zābulistān et embauché au service des Ghaznavides à partir de l'époque de Maḥmūd. Le *Zayn al-aḥbār* est dédié au souverain *Zayn al-milla* 'Abd al-Rašīd (440-43/1049-52), mais la narration historique de Gardīzī s'interrompt brusquement en 432/1041, avant la montée au pouvoir de son mécène. En prolongeant de quelques mois son compte-rendu historique par rapport à la chronique de Bayhaqī, Gardīzī constitue une source originale sur l'assassinat de Mas'ūd I^{er}, sur le deuxième règne éphémère de Muḥammad b. Maḥmūd et sur la vengeance de Mawdūd b. Mas'ūd sur Muḥammad et son entourage (4.1.2). Cependant, le style de Gardīzī diffère fortement de celui de son contemporain, en raison de l'extrême concision et neutralité qui caractérisent sa plume.¹³² Il a été remarqué que Gardīzī ne mentionne jamais les autres chroniqueurs ghaznavides, 'Utbī et Bayhaqī, ni est cité par ceux-ci, alors qu'il atteste avoir connu personnellement Bīrūnī (m. avant 442/1050), dont l'œuvre représente sa source principale sur l'histoire culturelle de l'Inde.¹³³

Seuls deux manuscrits tardifs, datant respectivement du XI^e/XVII^e et du XII^e/XVIII^e siècle, nous transmettent le texte du *Zayn al-aḥbār*,¹³⁴ qui, à compter de la fin du XIX^e siècle, a néanmoins suscité l'intérêt de plusieurs chercheurs, grâce à la diversité et au caractère souvent original de son contenu. L'édition critique de référence est celle réalisée par 'Abd al-Ḥayy Ḥabībī (Téhéran, 1347/1968). Une traduction anglaise des sections concernant l'histoire des gouverneurs du Khurasan et des premières dynasties orientales jusqu'aux Ghaznavides a été réalisée par Bosworth et est parue en 2011 [citée ici comme « Gardīzī, trad. » ou « Bosworth 2011*b* »].

¹³² Bosworth 2011*b*, p. 4-7.

¹³³ À propos des sources de Gardīzī, voir Bosworth 1963*b*, p. 8, 9 ; Id. 2000*b*, p. 314. Nous n'avons pas retenu Bīrūnī parmi nos sources principales, puisque son œuvre historique (*al-Āṭār al-bāqīa* ...) a été composée avant son entrée au service des Ghaznavides, tandis que son *Taḥqīq mā li-l-Hind* et ses œuvres scientifiques offrent peu de points de contact direct avec l'objet de notre étude.

¹³⁴ Storey 1970, p. 66 ; Bosworth 2011*b*, p. 5-9.

2.1.2 Autres chroniques et histoires locales

Histoires générales ou universelles

Comme nous avons pu le constater, les chroniques composées à la cour de Ghazni qui nous sont parvenues se concentrent sur les événements de la première moitié du V^e/XI^e siècle, tandis qu'aucune source de première main ne traite de l'histoire des Ghaznavides après 432/1041. Cette lacune peut être partiellement comblée par le biais des œuvres historiques qui ont vu le jour dans d'autres régions du monde musulman, ainsi que par des chroniques rédigées aux époques postérieures. Ces ouvrages ne peuvent nous offrir qu'un regard externe sur l'histoire politique des Ghaznavides ainsi que des descriptions peu détaillées de leur capitale. En revanche, elles sont souvent utiles pour tracer des parallèles avec l'histoire politique et la tradition culturelle des États voisins, ou encore pour les mentions de personnages historiques et les citations littéraires qu'elles contiennent. Sans vouloir offrir un cadre exhaustif de cette vaste littérature, nous passerons en revue les sources qui nous ont fourni davantage d'informations utiles à notre analyse, en cherchant à les situer brièvement dans leur contexte géographique et historique.¹³⁵

Un auteur qui mérite une mention particulière est Minhāj-i Sirāj Abū 'Amr 'Uṭmān Jūzjānī (589/1193 - deuxième moitié du VII^e/XIII^e siècle) : originaire du Ghur, il passa la première partie de sa vie dans les territoires ghūrīdes, mais, à la suite des conquêtes mongoles, il se déplaça en Inde pour exercer la fonction de *qaḍī* à Delhi et dans d'autres centres du sultanat des souverains Mu'izzī (4.1.3). Son œuvre historique, rédigée en persan et complétée en 658/1260, est connue sous le titre de *Ṭabaqāt-i Nāṣirī*, puisqu'elle est dédiée au fils d'Iltutmīš, *Nāṣir al-dīn* Abū al-Muzaffar Maḥmūd Šāh. Les *Ṭabaqāt* de Jūzjānī retracent l'histoire des Prophètes et des anciens souverains d'Iran, puis des dynasties iraniennes et turques qui prirent le pouvoir dans l'Est du califat 'abbāsīde, pour s'achever sur les événements que l'auteur a vécus en personne : les luttes entre les Ghūrīdes et les Khwārazm-Shahs, l'établissement du sultanat de Delhi et les invasions mongoles.¹³⁶ Bien que Jūzjānī consacre une attention particulière à l'histoire récente, les sections antérieures ne sont pas sans intérêt et nous offrent parfois des informations tirées

¹³⁵ À propos des sources historiographiques sur l'Iran oriental pré-mongol, voir Barthlod 1968, p. 1-63 ; Bosworth 1963a, p. 7-24 ; Meisami 1999.

¹³⁶ Bosworth 2010c.

de sources aujourd'hui perdues. L'auteur ne cache pas son admiration pour les Ghaznavides et affirme que l'un de ses ancêtres avait épousé l'une des filles du souverain Ibrāhīm.¹³⁷ Son œuvre nous fournit du matériel original sur l'histoire des *gūlāms* qui s'étaient succédés au pouvoir de Ghazni avant Sebūktigīn, et un compte-rendu linéaire, bien que peu détaillé, des règnes des derniers Ghaznavides. De plus, les *Ṭabaqāt-i Nāṣirī* constituent une source de première main sur les dévastations infligées à Ghazni par les Ghūrīdes et les Mongols (4.1.3, 4.2.1).¹³⁸ Plusieurs copies de l'ouvrage se sont conservées jusqu'à nous, dont les plus anciennes remonteraient au IX^e/XV^e siècle.¹³⁹ L'édition la plus complète est celle de 'Abd al-Ḥayy Ḥabībī (Kaboul, 1342-43/1963-64), en deux volumes. Une traduction anglaise a été réalisée par Henry G. Raverty à la fin du XIX^e siècle : bien qu'accompagnée par des annotations longues et souvent obsolètes, elle peut apporter un appui utile à la consultation de l'œuvre [citée ici comme « Jūzjānī, trad. »].

Deux historiens arabes à l'approche « universaliste » nous ont également fourni des informations utiles sur l'histoire et les coutumes de l'Iran médiéval à environ deux siècles de distance : Abū al-Ḥasan 'Alī al-Mas'ūdī (m. 345/956) et 'Izz al-dīn Abū al-Ḥasan 'Alī Ibn al-Aṭīr (m. 630/1233). Le premier est l'auteur d'une œuvre historico-géographique absolument originale pour son contenu, le *Murūj al-dahab wa ma'ādin al-jawhar* : elle comporte plusieurs chapitres dédiés à l'histoire culturelle et religieuse de l'Orient préislamique, ainsi qu'une histoire des califes, cadencée d'anecdotes et digressions. L'auteur fait appel à un très large éventail de sources, parmi lesquelles plusieurs traductions en arabe d'œuvres grecques et pehlevi, ainsi qu'aux expériences cumulées pendant ses voyages qui le menèrent jusqu'en Inde et dans le Caucase.¹⁴⁰ Ibn al-Aṭīr, quant à lui, est un historien plus traditionnel : son histoire générale, *al-Kāmil fī al-ta'riḥ*, s'inspire du modèle des *Annales* de Ṭabārī et offre un compendium de l'histoire islamique s'achevant en l'année 628/1231. L'auteur a travaillé au service de la dynastie zangide et a passé sa vie entre Mossoul, Bagdad et Alep ; cependant, le *Kāmil* fournit des comptes rendus assez détaillés de l'histoire des Seljuqides et des Ghūrīdes, comme souligné par

¹³⁷ Jūzjānī, I, p. 239.

¹³⁸ Bosworth 1963*b*, p. 16, 17.

¹³⁹ Storey 1970, p. 69.

¹⁴⁰ Sur l'auteur et son œuvre, voir Pellat 1989 ; Cooperson 2011. Ce dernier met l'accent sur l'importance de Mas'ūdī comme source sur l'histoire de l'Iran. Nous avons consulté l'édition du *Murūj al-dahab* par Charles Barbier de Meynard et Pavet de Courteille (Paris, 1861-77), accompagnée par une traduction française et intitulée *Les prairies d'or*.

Donald S. Richards qui a traduit plusieurs sections de l'ouvrage, parmi lesquelles celles concernant les Seljuqides.¹⁴¹

Parmi les œuvres historiques datant de l'époque post-mongole, nos recherches se sont limitées à certaines sections concernant l'histoire des Ghaznavides contenues dans le *Tārīḥ-i guzīda* de Ḥamd Allāh Mustawfī Qazvīnī (m. 750/1349) et dans le *Majma' al-ansāb fī al-tawārīḥ* de Muḥammad b. 'Alī b. Muḥammad Šabānkāra'ī (m. 759/1358). Ce dernier auteur nous fournit la seule version complète du *Pandnāma*, une lettre de conseils prétendument adressée par Sebūktigīn à son fils Maḥmūd, bien que vraisemblablement composée *a posteriori*, qui retrace les origines du fondateur de la lignée et expose les principes d'une bonne gouvernance.¹⁴² En 1933, Muḥammad Nāzīm a publié la transcription et la traduction du *Pandnāma* tel qu'il apparaît dans un manuscrit de la BnF (Supplément Persan 1278). Nous avons pu consulter aussi l'édition de Mīr Hāšim Muḥaddī (1363/1984), principalement basée sur des manuscrits conservés en Turquie et en Iran, où des différences profondes affectent la formulation de ce texte.¹⁴³

Une source encore plus tardive est représentée par l'histoire des musulmans de l'Inde composée par Muḥammad Qāsim Hindū Šāh Astarābādī, mieux connu sous le nom de Firišta (X^e-XI^e/XVI^e-XVII^e). Bien que basée sur des sources antérieures, l'histoire des Ghaznavides présentée dans le *Tārīḥ-i Firišta* offre quelques détails anecdotiques et « actualisations » qui nous parlent de la perception des exploits de cette dynastie à travers les siècles. Nous consultons l'édition récente de Muḥammad R. Našīrī (Téhéran, 1387/2008).

Histoires locales

À côté des histoires générales, de nombreuses histoires locales contiennent des informations diverses sur les villes et les populations soumises au contrôle des nouveaux pouvoirs musulmans d'Iran pendant la période allant de la conquête arabe jusqu'à l'âge mongol.¹⁴⁴ Une source qui s'est révélée particulièrement utile pour les informations sur

¹⁴¹ Richards 1996 ; *Id.* 2002. Pour le texte originel nous consultons l'édition de Carl J. Tornberg (Leiden, 1851-76). Les autres œuvres historiographiques produites dans les domaines seljuqides s'intéressent rarement à l'Iran oriental, c'est pourquoi nous n'allons pas faire directement appel à ces sources. Pour une revue approfondie de l'historiographie seljuqide, voir Meisami 1999, p. 141-280.

¹⁴² Bosworth 1963*b*, p. 18-20 ; Fouchécour 1986, p. 373-75, cet auteur affirme : « Le recueil des conseils de Sebūktegīn [...] doit être légèrement postérieur à l'écrit de Beyhaqi » (*Id.*, p. 413).

¹⁴³ Nāzīm 1933 ; Šabānkāra'ī, p. 36-41.

¹⁴⁴ Pour une discussion sur la définition d'« histoire locale » et sur le chevauchement fréquent de ce genre avec celui du dictionnaire biographique, voir Melville (2000*a*). Nous n'allons pas énumérer ici les œuvres

l'histoire des prédécesseurs des Ghaznavides dans une région assez proche du cœur de leur État est le *Tārīḥ-i Sīstān*, composé en deux temps (milieu du V^e/XI^e siècle ; début du VIII^e/XIV^e siècle), par deux ou trois auteurs inconnus.¹⁴⁵ Julie Scott Meisami remarque comment dans cet ouvrage « Islamic history is seen almost wholly from a Sistani perspective ». ¹⁴⁶ De plus, la dynastie saffāride, traditionnellement stigmatisée par l'historiographie islamique médiévale, y est présentée sous un jour positif, tandis que les Ghaznavides incarnent le rôle d'envahisseurs étrangers. Ces caractéristiques, conjointement aux témoignages sur le territoire et les monuments disparus de cette région, font du *Tārīḥ-i Sīstān* « an independent, major historical source for Sistan and southern and eastern Afghanistan ». ¹⁴⁷ L'œuvre, composée dans une prose persane assez simple, nous est parvenue à travers un manuscrit datant du VIII^e/XV^e siècle ; elle a été éditée à Téhéran en 1314/1935 par Muḥammad Taqī Bahār et traduite en anglais par Milton Gold en 1967.¹⁴⁸

Un ouvrage également intéressant pour nous est le *Tārīḥ-i Bayhaq* achevé en 563/1167 par Abū al-Ḥasan ‘Alī Bayhaqī, connu comme Ibn Funduq. Le texte comporte une description et une histoire du district de Bayhaq (100 km à l'ouest de Nīšāpūr), ainsi qu'un recensement des familles et des personnalités éminentes originaires de cette zone du Khurasan. Parmi les personnages cités par Ibn Funduq sont inclus l'historien ghaznavide Abū al-Faḍl Bayhaqī et le vizir seljuqide Nizām al-mulk ; mais le *Tārīḥ-i Bayhaq* nous offre également des renseignements sur l'histoire culturelle et sociale de la région.¹⁴⁹ Une édition du *Tārīḥ-i Bayhaq* a été réalisée par Aḥmad Bahmanyār (1317/1939) et se base sur deux manuscrits, dont le plus ancien date du VIII^e/XIV^e siècle.¹⁵⁰

que nous avons consultées de manière ponctuelle, comme par exemple le *Tārīḥ-i Buḥārā* de Naršaḥī, le *Tārīḥ-i Nīšābūr* de Nīšābūrī et le *Tārīḥ-i Ṭabaristān* d'Ibn Isfandiyār ; ces ouvrages ont fait l'objet d'études approfondies par Frye (1996), Bulliet (1972) et Melville (2000*b*) respectivement.

¹⁴⁵ Pour une analyse approfondie de la structure et du contenu de l'œuvre, voir Meisami 1999, p. 108-36 ; Bosworth 2000*a*, p. 34-39.

¹⁴⁶ Meisami 1999, p. 110.

¹⁴⁷ Bosworth 2000, p. 38.

¹⁴⁸ Storey 1970, p. 364. Il existe également une traduction en russe par L. P. Smirnova (Moscou, 1974). Une édition plus récente du texte persan a été réalisée par Ja'far Mudarris Ṣādiqī (Téhéran, 1373/1994).

¹⁴⁹ Pour une présentation de l'œuvre, voir Meisami 1999, p. 209-29 ; Pourshariati 2000. La traduction de plusieurs passages présentant un intérêt historique a été faite par Bosworth (2010*a*).

¹⁵⁰ Pourshariati 2000, p. 143, n. 62. Une deuxième édition critique a été réalisée par Kalimullāh Ḥusaynī (Hyderabad, 1969).

Une œuvre plus tardive que nous avons consultée est le *Rawḍāt al-jannāt fī awṣāf madīnat Harāt* de Mu‘īn al-dīn Muḥammad Zam‘ī Isfīzārī, composé entre 897/1491 et 899/1494. Rédigé à l’époque où Hérat était la capitale de l’empire tīmūride, l’ouvrage nous offre également des informations originales sur l’histoire de la ville et de ses élites à l’époque pré-mongole.¹⁵¹ De plus, nous avons pu repérer dans l’œuvre d’Isfīzārī, comme dans celle de son illustre prédécesseur Ḥāfīz-i Abrū (m. 844/1430), le *Tārīḥ-i Ḥāfīz-i Abrū*, des citations de textes poétiques offrant des parallèles intéressants avec les inscriptions de notre corpus (voir 7.1.3, 11.3).

2.1.3 Œuvres d’*adab*,¹⁵² littératures biographique et de voyage

Des ouvrages en prose de genres divers contribuent aussi à élucider certains aspects des pratiques administratives et des coutumes en usage dans les premières cours musulmanes de l’Est. La matière anecdotique et biographique présentée dans ces textes dérive de sources écrites ou orales de nature variée : elle doit être regardée d’un œil critique et interprétée en fonction du contexte de production.

À partir de la fin du V^e/XI^e siècle, nous assistons à la diffusion d’œuvres en prose persane qui peuvent être qualifiées de « miroirs de princes ». ¹⁵³ Ces œuvres visent à fournir des modèles de comportement pour le souverain et les hauts membres de la cour, inspirés par des anecdotes tirées de l’histoire islamique et de celle de l’Iran ancien.¹⁵⁴ Le premier de ces textes est attribué à ‘Unṣur al-Ma‘ālī Kaykāvūs b. Eskandar b. Qābūs b. Vošmgīr et s’adresse au fils de celui-ci, Gilān Šāh, soit le dernier représentant connu de la lignée des Ziyārides. L’œuvre, communément appelée *Qābūs-nāma*, a été complétée en 475/1082 et correspond plus à un manuel sur l’étiquette et les métiers de la cour qu’à un essai d’art politique.¹⁵⁵ Après la conquête seljuqide, Kaykāvūs avait dû quitter sa terre natale, le Ṭabaristān, et avait été accueilli auprès de plusieurs cours étrangères. Dans son œuvre, il

¹⁵¹ Bosworth 1963a, p. 15 ; Paul J. 2000, p. 102-8.

¹⁵² La notion d’*adab* désigne en arabe la « bonne éducation », la « courtoisie » aussi bien qu’un genre littéraire qui inclut des ouvrages généralement composés en prose, présentant un contenu variable mais visant toujours à transmettre des enseignements moraux ou des modèles de comportement. Ibn al-Muqaffā‘, secrétaire (*kātib*) et auteur arabe d’origine persane du II^e/VIII^e s., est considéré comme l’un des fondateurs de ce genre. Comme le souligne Charles Pellat : « Ebn al-Muqaffā‘ reveals three aspects of *adab*: (1) ethics turned either inward or outward; (2) vocational training limited to rulers and high officials; and (3) culture and education insofar as historical data, etiquette, good manners are concerned » (Pellat 1983, p. 440).

¹⁵³ Les lettres adressées par le gouverneur du Khurasan Ṭāhir b. Ḥusayn et par Sebūktigin à leurs fils et successeurs montrent déjà des caractéristiques propres à ce genre. Bosworth 1970a ; Nāzīm 1933.

¹⁵⁴ Plusieurs études ont été consacrées à l’histoire de ce genre dans la littérature persane, pour une analyse globale, voir Fouchécour 1986, p. 357-440 ; Crone 2004, p. 148-64 ; Aigle 2007.

¹⁵⁵ Fouchécour 1986, p. 179-223 ; de Bruijn 2010.

affirme avoir passé huit ans à Ghazni en qualité de *nadīm* du souverain Mawdūd b. Mas‘ūd I^{er} (432-40/1041-48) et d’avoir pris pour épouse l’une des filles de Maḥmūd.¹⁵⁶ Ces circonstances augmentent la fiabilité des anecdotes concernant les souverains ghaznavides et nous permettent de rapprocher le milieu social décrit dans le *Qābūs-nāma* de celui de la cour de Ghazni. Nous avons consulté l’édition réalisée par Ġulām Yūsufī (Téhéran, 1345/1967), principalement basée sur un manuscrit du VII^e/XIII^e siècle, ainsi que la traduction italienne de Riccardo Zipoli (1981), qui a le mérite de reproduire le style entraînant et le ton personnel de l’auteur.

Le « miroir de prince » le plus célèbre datant de la période pré-mongole est sans doute celui attribué au vizir seljuqide Niẓām al-mulk Abū ‘Alī Ḥasan (408-85/1018-92) et connu comme *Siyar al-mulūk*, *Siyāsatnāma* ou *Panjāh faṣl*. Comme l’indique ce dernier titre, l’ouvrage se compose de cinquante chapitres : les trente-neuf premiers chapitres feraient partie d’une première rédaction, soumise au souverain seljuqide Malik Šāh (465-85/1073-92), tandis que les onze derniers – principalement centrés sur les hérésies qui ont menacé au fil du temps les gouvernements musulmans – seraient le résultat d’une révision ultérieure. La version complète aurait été diffusée par un scribe quelque temps après l’année 485/1092, marquée par l’assassinat de Niẓām al-mulk et par la mort de Malik Šāh. Le *Siyar al-mulūk* traite de plusieurs questions liées à l’attitude du bon souverain et à la gestion de l’État ; les recommandations de l’auteur sont souvent accompagnées par des anecdotes plus ou moins longues, dont bon nombre s’inspirent de l’histoire récente.¹⁵⁷ Niẓām al-mulk exprime son admiration pour le système administratif des Ghaznavides, dans lequel il avait prêté service dans sa jeunesse, et critique à plusieurs reprises la ligne politique des Seljuqides et la décadence de la société de son époque. D’après l’analyse de Meisami : « The historical anecdotes thus function to provide examples of how things should be done, and were done in the past ». ¹⁵⁸ Ainsi, le *Siyar al-mulūk* nous fournit un riche répertoire d’anecdotes dans lesquels l’État ghaznavide est présenté comme un modèle politique et son fondateur Maḥmūd comme le dernier des souverains justes qui se sont succédés dans l’histoire de la Perse et du califat.¹⁵⁹

¹⁵⁶ Kaykāvūs, p. 5, 234, 237.

¹⁵⁷ Sur le contenu, voir Lambton 1984 ; Fouchécour 1986, p. 381-89 ; Meisami 1999, p. 145-62.

¹⁵⁸ Meisami 1999, p. 161, 162.

¹⁵⁹ Niẓām al-mulk, p. 73 et trad., p. 64.

Les manuscrits préservés du *Siyar al-mulūk* semblent descendre de deux versions principales, attestées par une copie issue de la collection Nahjavānī de Tabriz (673/1274) et par une copie dite d'Urūmiya (690/1291) ; toutefois, les chercheurs ne sont pas unanimes sur la version qui se rapprocherait le plus de l'original.¹⁶⁰ Il faudra remarquer aussi que les incohérences dans le style et le contenu des différents chapitres de l'ouvrage ont mené plusieurs chercheurs à mettre en doute l'authenticité de certaines parties du texte ainsi que son attribution à Nizām al-mulk et ces questions font encore l'objet de débat à l'heure actuelle.¹⁶¹ Une réinterprétation de l'histoire de l'ouvrage a été récemment proposée par Alexei Khismatulin, d'après laquelle le noyau originel attribué à Nizām al-mulk consisterait en plusieurs brefs chapitres relevant du contrat d'engagement (*muvāza'at*) du vizir au service de Malik Šāh. Le restant de l'œuvre serait sorti de la plume du *nadīm* et poète renommé connu sous le nom de Mu'izzī, soucieux de s'attirer la faveur du fils et successeur de Malik Šāh, Muḥammad Tapar (r. 498-511/1105-18).¹⁶² Quelle que soit la réponse aux questions concernant la paternité et les finalités immédiates du *Siyar al-mulūk*, cela ne pourra pas remettre en cause l'importance de ce texte qui nous permet de découvrir l'attitude et les idéaux des hommes de lettres travaillant au service des Seljuqides au tournant du V^e/XI^e siècle.

La question de l'authenticité se pose aussi pour le dernier « miroir de princes » seljuqide, le *Nasīhat al-mulūk*, attribué au théologien renommé Abū Ḥāmid Muḥammad al-Ġazālī (450-505/1058-1111).¹⁶³ En effet, si la première partie de ce traité apparaît comme une synthèse des œuvres théologiques précédentes de Ḡazālī et est centrée sur l'interdépendance entre religion et pouvoir, la deuxième partie propose un répertoire de recommandations et d'anecdotes qui se rapprochent de l'exemple du *Siyar al-mulūk* et pourrait résulter d'une manipulation du texte.¹⁶⁴

¹⁶⁰ Lazard 1963, p. 113-15 ; Khismatulin 2015, p. 94-104 ; Yavari 2015.

¹⁶¹ Si Simidchieva (1995) et Meisami (1999), suivant les pas de Hubert Drake (dans son édition du *Siyar al-mulūk*, Téhéran 1340/1962), sont plutôt favorables à l'unité et authenticité de l'œuvre, Zakhoder (auteur d'une traduction en russe, parue à Moscou en 1949) ainsi que Khismatulin (2015), restent plus sceptiques à ce sujet (sur ce débat, voir Yavari 2015). Nous avons consulté l'édition du *Siyar al-mulūk* par 'Abbās Iqbāl (Téhéran, 1320/1941) ainsi que la traduction anglaise de Drake (1960), qui proposent deux versions légèrement différentes du texte.

¹⁶² Khismatulin 2015. La théorie de Khismatulin, fondée sur une analyse structurelle et textuelle de plusieurs parties de l'ouvrage, a suscité les critiques de Yavari 2015. Sur la carrière du poète Amīr Mu'izzī, voir Tetley 2009, p. 123-95.

¹⁶³ Sur le contenu de l'ouvrage, voir Lambton 1954 ; Fouchécour 1986, p. 389-411.

¹⁶⁴ Crone 1987 ; Khismatulin 2015, p. 118-27.

Un recueil d'anecdotes qui a connu un succès remarquable auprès de ses contemporains et des générations postérieures est celui composé vers la moitié du VI^e/XII^e siècle par Abū al-Ḥāsan Aḥmad Niẓāmī 'Arūzī Samarqandī. L'œuvre est dédiée à un prince ghūride et son titre originel était probablement *Majma' al-nawādir*, bien qu'elle soit communément appelée *Čahār Maqāla*. Elle se compose en effet de quatre « discours » (*maqāla*) consacrés chacun aux catégories des secrétaires, poètes, astrologues et physiciens, qui constituent les alliés incontournables du gouvernant. Chaque discours inclut plusieurs anecdotes sur les personnalités célèbres qui ont exercé ces fonctions par le passé, parmi lesquels figurent un certain nombre de poètes et savants ayant travaillé au service des Sāmānides, des Ghaznavides et des Seljuqides.¹⁶⁵ La fonction exemplaire des anecdotes, ainsi qu'un certain goût pour l'exagération et le scandale, semblent prévaloir sur leur historicité, et la narration comporte plusieurs incohérences et anachronismes. Cependant, l'œuvre de Niẓāmī 'Arūzī n'est pas sans intérêt pour une reconstitution du contexte culturel de l'Iran pré-mongol. Nous avons consulté l'édition de Muḥammad Mu'īn (Téhéran, 1334/1955) et la traduction française d'Isabelle de Gastines (*Les quatre discours*, 1968).

L'*Ādāb al-ḥarb wa al-šajā'a* (ou *Ādāb al-mulūk wa kifāyat al-mamlūk*), attribué à Faḥr-i Mudabbir Muḥammad Mubārakšāh et composé au début du VII^e/XIII^e siècle pour le sultan de Delhi Iltutmīš, est un « miroir de princes » au contenu assez original, puisque principalement consacré à l'art de la guerre.¹⁶⁶ Nous avons peu de renseignements sur la biographie de l'auteur, prétendant descendre d'un commandant militaire turc qui précéda Sebūktigīn au gouvernement de Ghazni et qui offrit sa fille en épouse à Maḥmūd.¹⁶⁷ En vertu de ce lien généalogique avec les Ghaznavides, Faḥr-i Mudabbir nous transmet plusieurs anecdotes ayant pour protagonistes les souverains de cette lignée. Ces passages ont été recensés et traduits par Iqbal M. Shafī en 1938 : certains nous transmettent des informations originales, bien que difficilement vérifiables, sur les monuments ghaznavides.¹⁶⁸

¹⁶⁵ Yūsofī 1990.

¹⁶⁶ Bosworth 1983.

¹⁶⁷ Bosworth 1963*b*, p. 16.

¹⁶⁸ L'édition du *Ādāb al-ḥarb* par Aḥmad Suhaylī Ḥ'ānsārī (Téhéran, 1346/1967, citée ici comme « Faḥr-i Mudabbir *a* ») ne tient pas compte du manuscrit le plus complet (India Office, Persian ms. 647) et a été complétée par Muḥammad Sarvar Mulā'ī (Téhéran, 1354/1975, ici « Faḥr-i Mudabbir *b* ») qui a édité le texte de six chapitres manquant dans l'édition précédente.

Le manuel d'*adab* composé en arabe et intitulé *Kitāb Ra's māl al-nadīm* contient dans sa partie finale un chapitre historique qui se conclut avec un compte-rendu de l'histoire des Ghaznavides. L'auteur de cet ouvrage, Abū al-‘Abbās Aḥmad al-Qāšānī (ou al-Qāšī), connu comme Ibn Bābā, semble avoir été actif dans la première moitié du VII^e/XII^e siècle et il avait probablement accès à des sources ghaznavides perdues. Bosworth a étudié la section qui passe en revue les souverains ghaznavides depuis les fondateurs de la lignée jusqu'à Mas'ūd III, et il a publié une traduction anglaise de cet extrait en annexe à sa monographie sur les derniers Ghaznavides.¹⁶⁹

Des recherches ciblées nous ont menée à consulter certaines œuvres biographiques, parmi lesquelles nous citerons celle dédiée au maître soufi Abū Sa'īd b. Abū al-Ḥayr (357-440/967-1049), composée dans la deuxième moitié du VI^e/XII^e siècle par un descendant direct du *šayḥ*, Nūr al-dīn Muḥammad Ibn Munawwar et intitulée *Asrār al-tawḥīd fī maqāmāt al-šayḥ Abī Sa'īd*. En plus de transmettre les enseignements du maître Abū Sa'īd – personnalité très célèbre dans le Khurasan de la première époque ghaznavide – l'auteur nous livre un document littéraire en prose persane de valeur remarquable, ainsi qu'une source sur les rapports entre les cercles soufis et la société de l'époque. L'édition consultée est celle de Muḥammad R. Šafī'ī Kadkanī (Téhéran, 1367/1988) ; nous citerons un passage de la traduction française de Muḥammad Achena (*Les étapes mystiques du shaykh Abu Sa'id: mystères de la connaissance de l'Unique*, 1974), qui est pourtant lacunaire.¹⁷⁰

Les anthologies poétiques se sont révélées également des sources précieuses en vertu des citations et des références à la vie et à la réputation des poètes actifs dans l'Iran pré-mongol. L'œuvre majeure d'Abū Mansūr al-Ṭa'ālibī (350-429/961-1039), le *Yatīmat al-dahr fī maḥāsīn ahl al-'asr*, est principalement dédiée à la poésie composée en langue arabe par les contemporains de l'auteur et nous en avons fait un usage limité.¹⁷¹ En revanche, nous avons pu exploiter les *tazkiras* persanes compilées par Sadīd al-dīn Muḥammad 'Awfī (m. ca. 630/1232-33) et par Amīr Dawlatšāh Samarqandī (m. ca. 900/1494-95). 'Awfī, probablement originaire de Boukhara, passa du service des Qarakhanides à celui des gouverneurs musulmans du nord de l'Inde à l'époque des invasions mongoles. C'est en

¹⁶⁹ Bosworth 1977, p. 132-55.

¹⁷⁰ Algar 1987.

¹⁷¹ Sur cet ouvrage et sur les nombreux autres travaux attribués à Ṭa'ālibī, voir Orfali 2009.

Inde qu'il composa son anthologie poétique, le *Lubāb al-albāb*, ainsi qu'un vaste recueil d'anecdotes, le *Jawāmi' al-ḥikāyāt wa lawāmi' al-riwāyāt*.¹⁷² Plusieurs éditions existent du *Lubāb*,¹⁷³ tandis que le *Jawāmi'* n'est édité que de manière partielle. Cet ouvrage contient un bon nombre d'anecdotes sur les souverains ghaznavides, en partie tirées de sources perdues, que nous avons recherchées dans deux manuscrits conservés à Paris, tout en nous appuyant sur le sommaire très complet compilé par Muḥammad Niẓām al-dīn (« Niẓāmu'd-din 1929 »).¹⁷⁴ Quant à Dawlatšāh il fut à la fois poète et biographe, et compléta sa *Taḍkirat al-šū'arā'* en 892/1486. Il eut un statut politique respectable, attaché à son titre de *amīr*, et nous savons qu'il fut pendant un certain temps *nadīm* du sultan tīmūride Ḥusayn b. Maṣṣūr b. Bāyqarā (r. 875-912/1470-1506).¹⁷⁵

Nous concluons cette revue sur quelques ouvrages de littérature géographique et de voyage. Parmi les géographes arabes du IV^e/X^e siècle, celui qui nous fournit le plus grand nombre d'informations sur Ghazni et sa région environnante est Abū 'Abd Allāh al-Maqdisī (ou al-Muqaddasī), dans son *Aḥsan al-taqāsīm fī ma'arif al-aqlīm*, composé vers 375/985. Nous faisons enfin mention de deux sources plus tardives. La première est la *Riḥla* de Šams al-dīn Abū 'Abd Allāh Muḥammad connu comme Ibn Baṭṭūṭa (m. 770/1368-69 ou 779/1377), qui documente les voyages de l'auteur depuis le Maroc jusqu'à l'Inde et à la Chine. La seconde correspond au *Bāburnāme*, une œuvre autobiographique qui décrit les déplacements du prince tīmūride fondateur de l'empire moghol Zāhīr al-dīn Muḥammad Bābur (886-937/1483-1530). Cette source est la seule que nous avons pu consulter uniquement dans la traduction anglaise d'Annette Susannah Beveridge (1922), l'original ayant été dicté par l'auteur dans sa langue maternelle, le turc chaghatay.¹⁷⁶

¹⁷² Matīnī 1987.

¹⁷³ Nous avons consulté l'édition de Browne (Londres, 1903-06), mais nous signalons une édition plus récente par Nafīsī (Téhéran, 1335/1956).

¹⁷⁴ Les deux manuscrits sont conservés à la BnF. Le premier, Persan 75, est incomplet et porte la date 699/1300 ; le deuxième, Suppl. Persan 906, n'est pas daté mais il peut être attribué au VIII^e/XIV^e s. Richard 1989, p. 102, 103 ; *Id.* 2013, II, p. 1204-6.

¹⁷⁵ Šafā 1994.

¹⁷⁶ Nous signalons néanmoins une édition récente du texte originel par E. Mano (1995-1996). Une traduction française a également été achevée par J.-L. Bacqué-Grammont (Paris, 1980).

2.2 La production poétique à la cour ghaznavide

Les anthologies des poètes actifs à la cour ghaznavide qui se sont transmises jusqu'à nos jours constituent des matériaux de comparaison cohérents avec les inscriptions poétiques de notre corpus. Malheureusement, la recherche d'une copie écrite des poèmes épigraphiques étudiés dans les *dīvāns* et les *taḍkīras* n'a pas abouti à des résultats significatifs. Ainsi, l'auteur (ou les auteurs) des vers inscrits demeure(nt) pour le moment inconnu(s).¹⁷⁷ En revanche, l'étude des concordances entre le lexique des inscriptions et la production poétique ghaznavide nous a permis de mieux comprendre certaines images poétiques et d'avancer des hypothèses sur le contenu des inscriptions (voir 7.3). Il n'était naturellement pas envisageable, dans le cadre de cette thèse, de dépouiller les *dīvāns* des poètes ghaznavides dans leur intégralité. C'est pourquoi nous avons choisi d'analyser certains poèmes particuliers en fonction de leurs datation et dédicataire, ou encore en vertu de certaines correspondances avec les textes des inscriptions. Nos recherches se sont appuyées sur les études existantes concernant la littérature ghaznavide,¹⁷⁸ sur le dictionnaire encyclopédique de Dihḥudā et sur certains moteurs de recherche consultables en ligne.¹⁷⁹

Les poètes actifs sous les Ghaznavides devaient être bien plus nombreux que ceux que nous connaissons aujourd'hui, comme le montrent la liste fournie par Nizāmī 'Arūzī et les citations éparses dans de sources diverses.¹⁸⁰ Cependant, nous avons dû opérer une sélection et notre analyse comparative sera limitée aux auteurs dont un certain nombre de poèmes sont conservés et répertoriés dans un *dīvān* en édition moderne. Dans des très rares cas nous ferons référence aux panégyristes connus seulement par des mentions ou des courtes citations dans les sources, ainsi qu'à ceux n'ayant pas été au service de la cour ghaznavide.

Dans les pages suivantes, nous allons présenter quelques données biographiques et bibliographiques sur les principaux poètes ghaznavides, en mettant particulièrement

¹⁷⁷ Une exception est constituée par une inscription funéraire dont le texte correspond à celui d'une élégie attribuée au poète Sanā'ī, voir 9.2.2, 9.2.3.

¹⁷⁸ Voir par ex. Bernardini 2000 ; Bosworth 1991 ; de Bruijn 1983 ; Fouchécour 1969 ; Meisami 1990 ; *Id.* 2001a ; *Id.* 2001b ; Sharma 2000 ; Tetley 2009.

¹⁷⁹ Nous avons consulté l'édition du *Lughatnāma* parue à Téhéran en 1377/1998, en 16 volumes. Une base de données réalisée à partir du dictionnaire de Dihḥudā est accessible en ligne < <http://www.parsi.wiki> > ; un autre répertoire de littérature persane destiné au grand public est proposé par le site < <http://ganjoor.net> > (dernière consultation juillet 2017).

¹⁸⁰ Nizāmī 'Arūzī, p. 44 et trad., p. 66-64. Dans les notes de sa traduction, de Gastines cherche à apporter quelques éclairages sur les poètes moins connus ; voir aussi de Blois 1997.

l'accent sur leur rapport avec la cour. En nous inspirant de la chronologie établie par J.T.P. de Bruijn, nous ferons une distinction entre les poètes ghaznavides de la « première école » (première moitié du V^e/XI^e siècle) et ceux de la « deuxième école » (fin du V^e/XI^e - moitié du VI^e/XII^e siècles).¹⁸¹

2.2.1 Les poètes ghaznavides de la « première école »

Abū al-Qāsim Firdawsī (329/940 - 411/1020 ou 416/1025), originaire de Tūs, ne peut pas être considéré comme un poète ghaznavide à part entière, puisque son célèbre *Šāhnāma* s'inscrit dans une entreprise de réécriture de l'histoire de l'Iran préislamique commencée sous les Sāmānides, dont témoignent le *Šāhnāma-yi Abū Manšūrī*, en prose, et la version poétique de Daqīqī, inachevée et incorporée dans le poème de Firdawsī (3.2.3).¹⁸² Cependant, à la suite du changement du cadre politique au tournant du V^e/XI^e siècle, Firdawsī semble avoir cherché le soutien des élites de l'État ghaznavide.¹⁸³ Ainsi, après avoir complété le poème vers 400/1010, il le présenta à la cour de Maḥmūd, non sans y avoir intercalé plusieurs éloges de ce souverain.¹⁸⁴ La tradition, s'appuyant principalement sur une anecdote transmise par Niẓāmī 'Arūzī, veut que l'accueil immédiat du *Šāhnāma* ait été plutôt négatif : Maḥmūd n'aurait donné qu'une rétribution modeste au poète, l'amenant à quitter la cour et les territoires ghaznavides.¹⁸⁵ Par déception, Firdawsī aurait aussi composé une satire sur Maḥmūd (*Hajwnāma*), dont plusieurs versions sont conservées dans divers manuscrits du poème. L'authenticité de la satire et la question de la réception du *Šāhnāma* ont fait et font toujours l'objet d'un débat. Certaines études récentes soulignent à quel point le poème de Firdawsī est resté un modèle isolé au sein de la production littéraire sāmānide et ghaznavide, où le *masnavī* est utilisé davantage pour de sujets romanesques, tandis que les œuvres historiques sont rédigées de préférence en prose et cherchent à tracer un lien tangible entre l'Iran ancien et l'histoire islamique.¹⁸⁶ En dépit de l'« anomalie » du *Šāhnāma* dans le cadre de la poésie de cour

¹⁸¹ de Bruijn 1983, p. 148-51.

¹⁸² Sur la vie et l'œuvre de Firdawsī, voir Şafā 1335-62š./1956-83, I, p. 461-525 ; de Blois 1997, V/1, p. 112-59 ; Khalegi-Motlagh 1999 ; Meisami 1999, p. 37-45.

¹⁸³ Le commandant militaire (*sipahdār*) de Tūs (probablement Arslān al-Jāḍib) ; le vizir Faẓl b. Aḥmad Isfarā'īnī] et le frère du souverain Maḥmūd, [A]mīr Naşr, sont explicitement cités dans le poème. Cf. Firdawsī, I, p. 18, v. 204 ; IV, p. 171, v. 27 ; VI, p. 135, v. 29.

¹⁸⁴ Voir Şafā 1335-62š./1956-83, I, p. 471-75 ; Meisami 1999, p. 41-44 ; Bernardini 2010, p. 41, 42.

¹⁸⁵ Niẓāmī 'Arūzī, p. 93-104 ; trad., p. 97-104.

¹⁸⁶ Meisami 1993 ; *Id.*, 1999, p. 51-53 ; Dabiri 2010. Meisami met l'accent sur le changement de goût littéraire et sur le triomphe des narrations historiques qui adoptent une perspective islamique ; Dabiri remarque en particulier l'absence d'un propos légitimateur explicite dans le *Šāhnāma*.

de l'époque, plusieurs indices attestent que ce texte était bien connu par les contemporains.¹⁸⁷ De manière générale, nous pouvons supposer que ce poème fonctionna dès le début comme un modèle de référence pour la composition de vers en *mutaqārib* – en vertu du très vaste répertoire de rimes et de structures syntaxiques qu'il fournit – et comme une source sur l'histoire préislamique de l'Iran. De plus, à partir du milieu du V^e/XI^e siècle, plusieurs *masnavīs* qui approfondissent certains épisodes tirés de l'épopée de Firdawsī sont apparus.¹⁸⁸ Les manuscrits les plus anciens du *Šāhnāma* datent du VII^e/XIII^e siècle ; la seule édition critique fiable est celle réalisée par Djālal Khaleghī-Motlagh en huit volumes (Costa Mesa, New York, 1987-2008).¹⁸⁹ Nous citerons certains passages de la traduction française qui accompagnait l'édition de Jules Mohl (1838-1878) et qui a le mérite de rendre le lyrisme de la composition, bien que cela implique souvent un éloignement du texte originel.

Le fait que Firdawsī ne fut pas un « poète de cour » à proprement parler est bien montré par les différences entre son œuvre monumentale (env. 50.000 distiques composés sur une période d'une trentaine d'années) et la production poétique du cénacle des premiers Ghaznavides. Celle-ci inclut principalement des poèmes de circonstance à contenu panégyrique, qui étaient composés et présentés au mécène dans un court délai.¹⁹⁰ Les trois poètes les plus connus qui furent rattachés à la cour de Ghazni dans la première moitié du V^e/XI^e siècle sont Abū al-Qāsim Ḥasan b. Aḥmad 'Unṣurī ; Abū al-Ḥasan 'Alī Farruḥī Sīstānī et Abū al-Najm Aḥmad Manūčīhrī Dāmḡānī. Leurs *Dīvāns* ont tous été édités à Téhéran par Muḥammad Dabīr Sīyāqī et ont connu plusieurs rééditions.

a) 'Unṣurī (m. 431/1039-40 ?) a été le poète lauréat (*Malik al-šū'arā'*) à la cour de Maḥmūd et un maître révérend par ses contemporains et par les auteurs postérieurs. Son *Dīvān*, tel que nous le connaissons aujourd'hui (env. 3.500 distiques), ne comprend qu'une partie assez limitée de sa production poétique, décrite par les sources

¹⁸⁷ Melikian-Chirvani (1988, p. 9-24) a identifié plusieurs allusions aux histoires et aux personnages du *Šāhnāma* chez les poètes ghaznavides qui attestent aussi de l'existence d'un *Šāhnāma-ḡ'ān* chargé de réciter l'épopée iranienne à la cour. Voir aussi Yamamoto 2003, p. 57-60.

¹⁸⁸ Ces poèmes sont désignés collectivement comme « Persian "Epic Cycle" » et s'intéressent en particulier aux histoires des héros du Sistan ; voir Molé 1953 ; de Blois 1988 ; Melville et van den Berg (éds.) 2012 ; van Zutphen 2014, p. 62-144 ; van den Berg 2015. Certains de ces textes ont fait l'objet d'études approfondies dans le cadre du projet de recherche *The Persian Epic Cycle and the Shahnama of Ferdowsi*, dirigé par Gabrielle van den Berg (Université de Leiden, NWO, 2006-2011).

¹⁸⁹ de Blois 1997, V/1, p. 124-46 ; voir aussi van Zutphen 2014, p. 46-61.

¹⁹⁰ Bayhaqī (II, p. 423 ; trad. I, 382, 383) décrit les cérémonies tenues à l'occasion du *'id al-fiṭr* en 422/1031, au cours desquelles les poètes récitent des vers et sont rétribués en fonction de leur renommée.

biographiques comme étant d'une plus vaste étendue. La plupart des *qaṣīdas* sont dédiées au souverain Maḥmūd, à ses frères Naṣr b. Sebūktigīn et Ya'qūb, et à son vizir Maymandī. Le fait qu'un seul poème connu soit adressé à Mas'ūd I^{er} a mené François de Blois à suggérer d'anticiper la date de la mort du poète au début du règne de ce souverain.¹⁹¹ 'Unṣurī est aussi crédité de la composition de plusieurs *masnavīs* à contenu romanesque : le *Vāmiq u 'Adrā*, inspiré par une source grecque, le *Ḥing-but u surḥ-but*, dérivé d'un conte indien sur les buddhas géants de Bamiyan, et le *Šād-baḥr u 'ayn al-ḥayāt*. Seuls des vers épars de ces poèmes sont préservés.¹⁹²

b) Farruḥī (m. 429/1037-38 ?), originaire du Sistan, entreprit la carrière de poète à la cour du souverain du Čaġāniyān, Abū al-Muzaffar Faḥr al-dawla Aḥmad b. Muḥammad,¹⁹³ avant de rentrer au service de Maḥmūd le Ghaznavide en 408/1017 au plus tard. Farruḥī passa le reste de sa vie à la cour de Ghazni, où il composa de nombreux poèmes adressés à Maḥmūd et à ses frères, mais aussi à ses fils et successeurs Muḥammad et Mas'ūd I^{er}, aux vizirs Maymandī et Ḥasanak et à d'autres membres de la cour.¹⁹⁴ Parmi ses vers les plus célèbres, nous citons deux *qaṣīdas* célébrant l'expédition de Maḥmūd contre le temple de Sūmnāt,¹⁹⁵ ainsi que le poème composé à la mort de ce souverain et qui est devenu un véritable modèle du genre pour l'élégie persane.¹⁹⁶ La tradition veut que Farruḥī mourut assez jeune, probablement au cours du règne de Mas'ūd I^{er} et avant son contemporain 'Unṣurī. Son *Dīvān* est plus complet que celui du *Malik al-šu'arā* et compte 9.000 distiques environ. L'attribution à Farruḥī d'un poème épique intitulé *Šahriyārnāma*, conservé par un seul manuscrit (Khuda Bakhsh Library (Patna), n° 1798), a été mise en question par plusieurs chercheurs et ne peut être acceptée qu'avec beaucoup de prudence (voir aussi 2.2.2).¹⁹⁷

c) Manūčīhrī (m. 432/1040-41 ?), poète originaire de Dāmġān, débuta sa carrière entre Gurgān – où il fut probablement au service du souverain ziyāride Falak al-Ma'ālī

¹⁹¹ de Blois 1997, V/1, p. 232. La date communément acceptée (431/1039-40) est transmise par une source assez tardive (Dawlatšāh, X^e/XV^e s.). Sur la carrière de 'Unṣurī, voir aussi Šafā 1335-62š./1956-83, I, p. 562-70.

¹⁹² 'Unṣurī, p. 351-70.

¹⁹³ Notre source principale sur le départ du poète au Čaġāniyān est Niẓamī 'Arūzī, p. 71-81 et trad., p. 80-84. Sur les souverains du Čaġāniyān (ou Muhtājīdes), voir Bosworth 1981.

¹⁹⁴ Meisami 2001b, p. 94-100 ; Tetley 2009, p. 43-90.

¹⁹⁵ Farruḥī, n° 18, p. 34-36 ; n° 35, p. 66-74. Voir aussi Meisami 2003a, p. 235-43.

¹⁹⁶ Farruḥī, n° 41, p. 90-93. Voir aussi Bosworth 1991 ; de Bruijn 1998.

¹⁹⁷ Šafā 1335-62š./1956-83, I, p. 534-50 ; de Blois 1997, V/1, p. 108-111 ; de Bruijn 1999.

Manūčīhr b. Qābūs (m. 420/1029) – et Rayy. Il fut ensuite accueilli à la cour de Ghazni, où il chanta les louanges du souverain Mas‘ūd I^{er}, ainsi que d’un certain nombre de personnalités politiques. Manūčīhrī a laissé un *Dīvān* dont nous connaissons 2.800 distiques environ ; le poète est l’auteur de plusieurs poèmes strophiques (*musammāt*) et il est particulièrement apprécié pour son lyrisme et pour ses riches descriptions de la nature.¹⁹⁸ L’édition commentée du *Dīvān* de Manūčīhrī faite par Albin de Biberstein Kazimirski (Paris, 1886) est accompagnée d’une traduction intégrale en français.

Les trois poètes que nous venons de présenter ont apporté une contribution significative au développement de la poésie panégyrique persane et à la constitution d’un répertoire de thèmes et d’images caractéristiques de ce genre. En tant que poètes professionnels (*šā‘ir*), ils ont bénéficié d’une position privilégiée à la cour, en participant aux cérémonies officielles et aux campagnes militaires de Maḥmūd et de Mas‘ūd I^{er}.¹⁹⁹ Ainsi, leur poésie de circonstance fait pendant aux comptes rendus historiques des trois chroniqueurs ghaznavides, actifs à la même époque (2.1.1), bien que les données réelles contenues dans les poèmes soient souvent brouillées par le ton panégyrique et par les images allégoriques employées.

2.2.2 Les poètes ghaznavides de la « deuxième école »

Nous ne possédons que quelques noms et citations des poètes actifs à la cour ghaznavide entre la fin du règne de Mas‘ūd I^{er} et le dernier quart du V^e/XI^e siècle.²⁰⁰ Cela peut en partie s’expliquer par une baisse de l’activité de mécénat entraînée par le bouleversements qui ont affecté l’État ghaznavide entre la défaite de Mas‘ūd I^{er} par les Seljuqides (421/1040) et le rétablissement de la lignée après l’usurpation du commandant militaire Toḡrīl (443/1052, voir 4.1.2). Notons qu’encore à l’époque de l’accession d’Ibrāhīm (451/1059), Bayhaqī remarque : « the market of learning, *adab* and poetry is now rather flat, and those skilled in these crafts are deprived of support ».²⁰¹ Nous observons pourtant qu’à cette même époque le juriste musulman (*faqīh*) et poète Abū Ḥanīfa Iskāfī, après quelques difficultés initiales, semble avoir été accepté au service d’Ibrāhīm.²⁰² Par

¹⁹⁸ Clinton 1987 ; van den Berg 2012. Voir aussi Šafā 1335-62š./1956-83, I, p. 583-601 ; de Blois 1997, V/1, p. 187-91. Sur les images relevant du monde naturel, leur valeur et leur évolution chez les trois premiers poètes panégyriques ghaznavides, voir Fouchécour 1969.

¹⁹⁹ Sur le statut des poètes à la cour des premiers ghaznavides, voir de Bruijn 1987.

²⁰⁰ Bosworth 1977, p. 75-77 ; de Bruijn 1983, p. 148-50.

²⁰¹ Bayhaqī, II, p. 424 ; trad. I, p. 384.

²⁰² Quatre *qaṣīdas* de cet auteur sont citées *in extenso* dans le *Tārīḥ-i Bayhaqī*. Voir Bosworth 1980, p. 46 ; *Id.* 2011a, I, p. 59 ; voir aussi 7.1.3.

conséquent, nous avons tendance à croire que plusieurs panégyristes furent attachés à la cour pendant la longue phase de détente inaugurée par ce souverain, en dépit de l'avis contraire exprimé par de Bruijn. Ce dernier a affirmé qu'une « renaissance » de la poésie ghaznavide n'eut lieu qu'à partir du dernier quart du V^e/XI^e siècle à la cour de Lahore.²⁰³ En effet, les poètes Abū al-Faraj Rūnī et Mas'ūd-i Sa'd-i Salmān furent surtout actifs dans cette ville qui était désormais devenue le deuxième centre de l'État (4.1.3).

Nous disposons de peu de données fiables sur la vie de Rūnī, ce qui empêche de déterminer son lieu d'origine et ses dates exactes de naissance et de mort. Sa production poétique montre qu'il passa la plupart de sa vie à Lahore, sous le règne d'Ibrāhīm, dont les fils Sayf al-dawla Maḥmūd et Abū Sa'd Mas'ūd résidèrent l'un après l'autre en tant que gouverneurs de l'Inde, et pendant la première période du règne de Mas'ūd III, quand son fils Šīrẓād s'installa dans la ville du Panjab.²⁰⁴ Le *Dīvān* du poète contient des panégyriques adressés à ces souverains et princes ghaznavides, ainsi qu'à plusieurs hauts fonctionnaires travaillant dans les cours de Lahore et de Ghazni. Parmi les 2.000 distiques environ attribués à cet auteur, figurent non seulement des *qaṣīdas*, mais aussi des quatrains et des *gāzals*. Son style poétique comporte plusieurs caractéristiques novatrices et a été très apprécié chez les poètes de la génération postérieure. Le manuscrit le plus ancien contenant le *Dīvān* de Rūnī est daté de 699/1300 et constitue la source principale de l'édition réalisée par Muḥammad Maḥdawī Dāmġānī (Mashhad, 1347/1968) ; cependant, une analyse comparative plus large des différentes versions conservées reste à faire.²⁰⁵

Mas'ūd-i Sa'd-i Salmān (m. 515/1121-22 ?) semble avoir commencé sa carrière de panégyriste à Lahore, au moment de l'accession au pouvoir dans cette ville du fils d'Ibrāhīm, Sayf al-dawla Maḥmūd, en 469/1076-77. Plusieurs de ses poèmes sont adressés à ce prince. D'autres sont dédiés à cinq souverains successifs, Ibrāhīm, Mas'ūd III, Šīrẓād, Malik Arslān (ou Arslān Šāh), Bahrām Šāh, ainsi que à de nombreuses personnalités de leur entourage. Toutefois, le poète connut une fortune variable à la cour ghaznavide et dut subir deux périodes d'exil et d'emprisonnement (de 482/1089 à 492/1099 et de 493/1100 à 500/1106-7 environ), probablement consécutifs à

²⁰³ de Bruijn 1983, p. 149, 150.

²⁰⁴ Le dernier poème datable de Rūnī remonterait à l'automne 495/1102 (Blois 1997, V/2, p. 510, 511), d'autres hypothèses sur la date de fin de son activité sont présentées par de Bruijn 1980, p. 21.

²⁰⁵ Ṣafā 1335-62š./1956-83, II, p. 470-76 ; de Blois 1997, V/2, p. 510-13 ; de Bruijn 1980.

la tombée en disgrâce de ses mécènes.²⁰⁶ Parallèlement à son rôle de poète, nous savons que Mas‘ūd-i Sa‘d exerça la charge de gouverneur à Jālandar, dans le Panjab, vers 492-493/1099-1100, et qu’il obtint un emploi dans la bibliothèque royale de Ghazni (*dār al-kutub*) après 500/1106-7. Vraisemblablement, il passa la dernière partie de sa vie dans la capitale ghaznavide, mais les données dont nous disposons sur cette phase de sa carrière sont assez minces. En effet, la plupart des informations historiques dérivées du *Dīvān* de l’auteur sont tirées des *fathnāmas* célébrant les conquêtes des Ghaznavides en Inde, ainsi que des poèmes composés en prison, riches en détails autobiographiques. Ces derniers poèmes accordent à Mas‘ūd-i Sa‘d un rôle fondateur dans l’histoire du genre de la *ḥabsiyya*.²⁰⁷ Sa production poétique, dont environ 16.000 distiques subsistent, comprend plusieurs formes de poésie lyrique et strophique, ce qui révèle le goût pour l’expérimentation de l’auteur. Le *Dīvān* de Mas‘ūd-i Sa‘d a fait l’objet de deux éditions : celle de Rašid Yāsami (Téhéran, 1318/1939), à laquelle nous ferons référence dans cette thèse, et une autre préparée par Mahdi Nuriyān (Ispahan, 1365/1985). Une étude monographique très complète a été consacrée au poète et à son œuvre par Sunil Sharma.²⁰⁸

Deux poètes actifs à une époque légèrement postérieure, ‘Uṭmān Muḥtārī et Majdūd Sanā’ī, nous ont également livré une vaste production poétique. Chacun de ces auteurs débuta sa carrière à Ghazni, mais fut obligé de se déplacer dans différents centres de l’Iran avant de rentrer au service de la cour ghaznavide de manière durable.

Muḥtārī (m. vers 513/1119-20 ?) a adressé l’un de ses premiers poèmes à Mas‘ūd III lorsque celui-ci était encore un prince et composé plus tard un *fathnāma* célébrant ses victoires en Inde. Cependant, il semble que le poète n’eut pas accès au cénacle littéraire de Ghazni pendant le règne de ce souverain. En effet, à cette époque, il effectuait des voyages en Inde, au Khurasan et dans le Fars, où il chantait les louanges de plusieurs autorités locales, parmi lesquelles des gouverneurs seljuqides et des princes būyides. En revanche, sous le successeur de Mas‘ūd III, Malik Arslān (509-511/1116-1117), Muḥtārī fut accueilli à la cour ghaznavide, où il obtint le rôle de poète lauréat (*Malik al-ṣu‘arā’*).

²⁰⁶ D’après ‘Awfī, p. 89-90 et trad., p. 92-94, la première arrestation du poète fit suite à celle du prince Sayf al-dawla Maḥmūd, accusé de planifier une alliance avec les Seljuqides (voir aussi 4.1.3 et 7.1.1). Le deuxième emprisonnement semble également lié à la disgrâce de son mécène, Abū Naṣr Pārsī. Voir Sharma 2000, p. 20-25.

²⁰⁷ de Bruijn 1982 ; Sharma 2000, p. 68-102.

²⁰⁸ Sharma 2000. Voir aussi Ṣafā 1335-62š./1956-83, II, p. 483-501 ; de Blois 1997, V/2, p. 412-416.

Seuls deux panégyriques sont adressés à Bahrām Šāh : il est probable que le poète soit rapidement tombé en disgrâce auprès du frère et rival de son ancien mécène, puisqu'entre 512/1118-19 et 513/1119 il fut actif à la cour qaraghanide de Samarkand.²⁰⁹ En plus d'un nombre considérable de poèmes panégyriques composés dans des formes diverses, deux *masnavīs* sont traditionnellement attribués à Muḥtārī. Le premier est le *Hunarnāma-yi Yamīnī*, un poème didactique dédié à un prince de Ṭabas (Qūhistān), adepte de l'isma'ilisme. Le deuxième est un poème rattachable au cycle épique persan, le *Šahriyār-nāma*, dont l'action se déroule en Inde et que l'auteur aurait dédié à Mas'ūd III en l'honneur de ses campagnes dans le sous-continent. Ce *masnavī* n'est inclus dans aucun manuscrit connu du *Dīvān* de Muḥtārī et les trois versions de son texte qui sont parvenues jusqu'à nous sont transmises par des copies faites en Inde entre le X^e/XVI^e et le XIII^e/XIX^e siècle.²¹⁰ Jalāl al-dīn Humā'ī, éditeur du *Dīvān* de Muḥtārī (Téhéran, 1341/1962) et auteur d'une étude approfondie sur la vie et l'œuvre de ce poète, a remis en question l'attribution du *Šahriyār-nāma*, qu'il considère comme une œuvre tardive, probablement composée par un poète indien connu, lui aussi, sous le pseudonyme de Muḥtārī.²¹¹ La question de l'authenticité de ce poème a été également discutée par Blois : bien qu'il partage le scepticisme de Humā'ī sur l'authenticité du texte dans son ensemble, ce chercheur admet qu'au moins la section contenant la signature de Muḥtārī et la dédicace à « Mas'ūd Šāh » soit originelle.²¹² Cet auteur a également remarqué certaines correspondances entre les *Šahriyār-nāmas* attribués à Farruḥī (2.2.1) et à Muḥtārī, imputables à une influence directe ou à une source commune aux deux textes.²¹³ Plus récemment, Maria Szuppe, suite à la découverte de la seule copie complète du *Šahriyār-nāma* contenue dans un manuscrit inédit (AIIT, Pers. 2.02), a pu mener une analyse comparative préliminaire des versions subsistantes du texte. Cela a permis de constater que plusieurs versions du *Šahriyār-nāma*, caractérisées par des différences plus ou moins profondes, ont été mises par écrit à l'époque moghole tardive, à l'intérieur de recueils contenant chacun un autre poème du cycle épique persan.²¹⁴ Seules une analyse

²⁰⁹ Šafā 1335-62š./1956-83, II, p. 501-507 ; Meisami 1992 ; *Id.* 2001, p. 101-105 ; de Blois 1997, V/2, p. 428-35.

²¹⁰ Ancient India and Iran Trust (Cambridge), Bailey Pers. 2.02 ; British Library (Londres), Add. 24095 ; Académie des sciences du Tadjikistan (Douchanbé), Ms. 17. Voir Szuppe (sous presse).

²¹¹ Humā'ī 1361š./1982, p. 368-99. L'auteur appuie ses conclusions sur une analyse textuelle approfondie des manuscrits de Londres et Douchanbé.

²¹² Cf. Muḥtārī, p. 832. Le texte du *Šahriyār-nāma* inclus dans l'édition du *Dīvān* est basé uniquement sur le manuscrit de Londres, très lacunaire.

²¹³ de Blois 1997, V/2, p. 432-35.

²¹⁴ Szuppe (sous presse) ; voir aussi van Zutphen 2014, p. 129-34.

textuelle plus approfondie et/ou des nouvelles découvertes permettront d'établir si ces textes sont basés sur des originaux anciens, ou si leur attribution à des poètes ghaznavides résulte d'une « mode » littéraire relativement moderne.

La carrière de Sanā'ī (m. 525/1131 ?) s'articule en trois phases principales : le poète passa à Ghazni sa jeunesse, sous le règne de Mas'ūd III (492-508/1099-1115), ainsi que la dernière partie de sa vie, à l'époque de Bahrām Šāh (511-552/1117-1157). Ces deux périodes furent intercalées par un séjour au Khurasan, pendant lequel Sanā'ī entra en contact avec des maîtres spirituels qui influencèrent profondément le contenu de son œuvre.²¹⁵ Bien que cet auteur puisse être considéré comme le premier poète mystique persan, son *Dīvān* comprend aussi de la poésie « profane », comme le montrent plusieurs poèmes de circonstance adressés à des autorités civiles, militaires et religieuses de Ghazni et composés vraisemblablement dans la première phase de sa carrière. Nous citons également un *masnavī* composé peu après son départ au Khurasan (survenu entre 503/1109 et 508/1115) et connu sous le titre de *Kārnāma-yi Balḥ*, qui nous offre le portrait de plusieurs membres des élites de Ghazni, énumérés par catégorie sociale. Ces témoignages révèlent que, dans sa jeunesse, Sanā'ī n'était probablement pas officiellement rattaché à la cour ghaznavide, puisque aucun de ses panégyriques n'est explicitement dédié à Mas'ūd III, bien qu'il ait été supposé que le nom de plume du poète dérive du laqab de ce souverain, *Sanā' al-milla*.²¹⁶ En revanche, dans la dernière partie de sa vie, Sanā'ī fut accueilli à la cour de Bahrām Šāh et c'est à ce souverain qu'il dédia le summum de son œuvre, à savoir le *masnavī* mystique intitulé *Ḥadīqat al-ḥaqīqa wa šarī'at al-ṭarīqa*, dont la composition occupa le poète jusqu'à sa mort.²¹⁷ Sanā'ī fut enterré à Ghazni, où, au siècle dernier, a été documenté un élément issu de son tombeau d'origine (Pl. IX.3).²¹⁸ Un mausolée octogonal moderne, connu comme *ziyāra* de Ḥakīm Sanā'ī et situé au nord-est de la ville ancienne de Ghazni, perpétue de nos jours la mémoire de l'auteur (Pl. IX.4). La gloire de Sanā'ī fait qu'un nombre considérable de poèmes panégyriques et lyriques de formes différentes et de *masnavīs* lui soient attribués et que plusieurs manuscrits (datés à partir des VI^e-VII^e/XII^e-XIII^e siècles) nous

²¹⁵ de Bruijn 1983, p. 31-33.

²¹⁶ de Bruijn 1983, p. 21, 34-56.

²¹⁷ Plusieurs versions posthumes de longueur inégale ont été compilées par des scribes et transmises aux générations postérieures. Sur le contenu du poème, voir de Bruijn 1983, p.119-39 ; Fouchécour 1986, p. 253-63.

²¹⁸ Publié par Giunta 2003a, n°23, p. 139-41. La tombe de Sanā'ī (*marqad va turbat*) à Ghazni et un couvent (*ḥānāqa*) annexé à celle-ci sont mentionnés par Dawlatšāh (p. 78).

transmettent des compilations plus ou moins étendues de son œuvre.²¹⁹ Le *Dīvān* ainsi que le *Ḥadīqat al-ḥaqīqa* ont été édités par Mudarris Raḥavī (Téhéran, 1320/1941 et 1329/1950, plusieurs rééditions). Nous avons également consulté un recueil des *masnavīs* « courts » de Sanā'ī publié par 'Abd al-Riḍā Sayf et Ġulāmḥusayn Murāqibī (Téhéran, 1389/2010), bien qu'il comprenne certains textes dont l'authenticité est douteuse.²²⁰ Une étude minutieuse sur la figure de Sanā'ī, le contenu et la transmission de son œuvre poétique a été accomplie par de Bruijn.²²¹

En dépit des bouleversements politiques qui caractérisèrent le règne de Bahrām Šāh, il semble que ce souverain ne manqua pas d'accueillir des hommes de lettres à sa cour.²²² En plus de Mas'ūd-i Sa'd-i Salmān et de Sanā'ī, un poète renommé actif à Ghazni à cette époque est Sayyid Ḥasan-i Ġaznavī (m. ca. 556/1161). Cet auteur commença sa carrière comme panégyriste de Bahrām Šāh, mais, après la première invasion ghūride de Ghazni en 544/1149-50, il se rendit au Khurasan où il entra au service des Seljuqides et des Khwārazm-Shahs.²²³ Un autre personnage digne de mention est Abū al-Ma'ālī Naṣr Allāh Munšī, descendant d'une lignée de vizirs et dignitaires ghaznavides. Vers 538-40/1144-46, Naṣr Allāh Munšī était secrétaire dans la chancellerie de Bahrām Šāh, lorsqu'il accomplit une traduction persane en prose de la version arabe du *Kalīla wa Dimna* d'Ibn al-Muqaffa'. Cette œuvre est la plus ancienne version persane du *Kalīla wa Dimna* qui nous soit parvenue, et elle a joué un rôle fondamental dans la circulation de ce recueil d'anecdotes dans le monde musulman oriental.²²⁴

Le rôle prédominant de la poésie dans le discours de légitimation de la lignée ghaznavide est indéniable. La valeur politique et idéologique de la littérature panégyrique dans la société de l'époque est d'ailleurs bien démontrée par un témoignage de Niẓāmī 'Arūzī. Cet auteur nous raconte comment, au cours de sa campagne dévastatrice à Ghazni, le Ghūride 'Alā' al-dīn Ḥusayn, s'appropriera des éloges (*madāīḥ*) composés en l'honneur

²¹⁹ de Bruijn 1983, p. 91-112.

²²⁰ L'ouvrage consiste en une version amendée du recueil de *masnavīs* complété par Raḥavī (Téhéran, 1348/1969). D'après de Bruijn (1983, p. 113-18 ; *Id.*, 2012), les seuls *masnavīs* qui peuvent être attribués avec certitude à l'auteur sont le *Ḥadīqat al-ḥaqīqa*, le *Kārnāma-yi Balḥ* et le *Sayr al-'ibād ilā al-ma'ād*.

²²¹ de Bruijn 1983. Voir aussi Ṣafā 1335-62š./1956-83, II, p. 552-82 ; de Blois 1997, V/2, p. 516-34.

²²² Bosworth 1977, p. 107-10.

²²³ de Blois 1997, V/2, p. 333-36 ; Meisami 2003b. Voir aussi Khan (1949) qui analyse plusieurs extraits du *Dīvān* de Ḥasan-i Ġaznavī en vue d'une reconstitution de l'histoire de Bahrām Šāh et qui discute également des autres poètes rattachés à la cour de ce souverain (*Ibid.*, p. 217-22).

²²⁴ Omidsalar 2015. Sur les versions perdues produites sous les Sāmānides, voir 3.2.3.

des souverains de la ville : « Il détruisit les monuments de Mahmud, de Mas'ud et d'Ibrahim mais il acquit à prix d'or leurs panégyriques qu'il fit placer dans son trésor ».²²⁵

Cependant, les analyses achevées par de Bruijn et par Meisami ont mis l'accent sur une évolution du système de mécénat qui aurait eu lieu au cours de l'époque ghaznavide. Ces auteurs ont observé que la majorité des poèmes composés par les poètes de la « première école » s'adresse aux membres de la famille royale et aux vizirs ghaznavides. En revanche, dans les *Dīvāns* des auteurs de la « deuxième école », le nombre de panégyriques directement adressés au souverain et à son entourage restreint diminue, les *mamdūhs* se multiplient et les appels au soutien des mécènes deviennent plus fréquents.²²⁶ Cela semble montrer que, au tournant du VI^e/XII^e siècle, la cour n'était plus en mesure d'admettre à son service et de subventionner par un salaire régulier un nombre élevé de poètes professionnels et que, en dépit du rôle majeur de la poésie dans le discours politique, les poètes étaient de plus en plus amenés à chercher la protection des autorités provinciales et des membres des élites urbaines. Cette diversification des destinataires est probablement l'une des raisons qui ont influencé la diversification des contenus et des formes poétiques adoptés par les poètes de la « deuxième école » qui, sans délaisser le canon littéraire bâti par leurs prédécesseurs, proposent souvent des solutions stylistiques et linguistiques originales.

²²⁵ Nizāmī 'Arūzī, p. 54 et trad., p. 69.

²²⁶ de Bruijn 1983, p. 160-63 ; *Id.*, 1987 ; Meisami 2001b.

